Le scepticisme face à la croyance
Etude conceptuelle

Si le scepticisme est la philosophie de qui doute de tout, et si l'on admet que douter de quelque chose s'oppose au fait d'y croire, alors le travail du scepticisme ne saurait consister qu'à saper l'ensemble de nos croyances. Le sceptique n'est-il pas celui qui mine méthodiquement le contenu des certitudes que nous éprouvons spontanément sans les interroger plus avant, voire de celles que nous supposions scientifiquement avérées ? Mais l'ennemi auquel le sceptique s'attaque, est-ce celui qui croit, animé d'une certitude subjective non nécessairement fondée en raison, ou celui qui sait et dont l'adhésion repose sur un fondement démonstratif ? Si douter s'oppose moins à croire qu'à savoir, si c'est l'idée d'une conviction rationnellement fondée reposant sur un savoir assuré, et non la seule persuasion intime, que la philosophie du doute met en question, alors la croyance stricto sensu ne saurait se voir menacée par le scepticisme comme elle semblait devoir l'être.

Mieux : si la croyance occupe dans la gradation des formes de connaissance un rang inférieur à la certitude démonstrative, si elle apparaît plus fragile ou moins fiable que le savoir, le scepticisme parti en guerre contre celui-ci n'aurait-il pas tout intérêt à enrôler la croyance dans son camp ? Pour le dire autrement, non seulement le scepticisme saperait moins la croyance proprement dite qu'il n'ébranle la certitude rationnelle, mais l'existence même de la croyance pourrait armer le bras du sceptique dans son combat contre la raison. En effet, comment ne pas douter de l'assise rationnelle de la certitude, ou de la capacité de la raison à déterminer l'adhésion, dès lors qu'il peut exister une persuasion aussi puissante qu'irrationnelle ?

Aux yeux du sceptique, la croyance, marque de la dissociation entre certitude rationnelle et force effective de persuasion, sera dès lors d'autant plus puissante qu'elle sera dépourvue de rationalité. C'est aussi ce qui permet à cette promotion sceptique de la croyance de demeurer fidèle au scepticisme, au lieu de se retourner contre lui conformément à l'opposition originelle du croire et du douter. Car opposer aux raisonnements des sceptiques, comme à ceux des dogmatiques, l'omnipotence de la croyance, ce n'est pas contredire le scepticisme, mais radicaliser la critique sceptique de la raison.

Dès l'Antiquité, la croyance est, comme opinion, le mode de persuasion le plus faible et le moins noble à quoi le sceptique ramène tout jugement de la raison pour mieux généraliser la suspension de l'assentiment. Mais c'est seulement

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 4 pages.

Le scepticisme face à la croyance
Etude conceptuelle

avec la promotion nouvelle de la croyance à la faveur de l'émergence de l'idée moderne de foi (croyance *religieuse*) et la naissance de ce que l'on appellera ensuite le fidéisme, que l'adhésion non rationnelle devient, de mode faible d'assentiment, une force supérieure à la raison humaine, donc une arme indéfectible pour le sceptique. Ainsi le scepticisme pourra-t-il ménager sa place à la croyance, contre la raison, sans s'annuler lui-même.

Le scepticisme ancien réside essentiellement dans la pratique de la suspension du jugement (*épokhè*), qui paralyse l'adhésion. La démarche est analogue dans les deux principaux courants qui composent le scepticisme grec : le néo-pyrrhonisme, incarné principalement par Sextus Empiricus, qui se réclame, cinq siècles après lui, de l'héritage de Pyrrhon (365-270 av. J.-C.) ; la Nouvelle Académie, produit d'une évolution de l'école de Platon à partir du troisième siècle avant Jésus-Christ. La suspension du jugement résulte de la constatation de la force égale (*isosthénie*) des représentations ou des idées opposées, et aboutit à l'*ataraxie*, ou absence de trouble, but commun à l'ensemble des philosophies hellénistiques. Le sceptique a donc pour caractéristique de refuser son assentiment à toute représentation ou conviction qui se présente à son esprit : une thèse et sa contradictoire exercent sur le jugement une puissance égale, puisqu'il n'y a pas plus de raison de tenir pour vraie l'une plutôt que l'autre.

Cette notion d'*épokhè*, les sceptiques de la Nouvelle Académie l'ont empruntée aux stoïciens pour la retourner contre eux : la suspension du jugement que le sage stoïcien devait pratiquer dès lors qu'il n'était pas confronté à une représentation parfaitement avérée, les sceptiques en étendent l'application à toute représentation, puisqu'aucune ne peut être tenue avec certitude pour vraie. Chez Sextus Empiricus, la rétention de l'adhésion obéit à la logique des modes dits d'Enésidème – autant d'arguments qui mettent en évidence l'impossibilité de se déterminer en faveur d'une option plutôt que d'une autre. Il n'y a pas de raison de croire le lait blanc plutôt que jaune, puisque je le vois blanc lorsque je suis en bonne santé et jaune lorsque j'ai la jaunisse ; il n'est pas de raison de condamner l'homosexualité plutôt que de l'admettre, ou d'honorer tel dieu plutôt que tel autre, puisque différents peuples ou sociétés ont de ces questions une conception opposée et que rien ne nous autorise à trancher le débat.

Bref, l'*épokhè* s'applique aussi bien aux croyances sensibles qu'aux convictions sociales, politiques ou religieuses : toutes ont pour défaut de dépasser la simple apparence (ce qui apparaît vrai à tel sujet, dans tel contexte spatio-temporel) pour statuer sur la nature profonde de l'objet ou du comportement sur lequel elles portent. De ce point de vue, les croyances religieuses ne sont aux yeux des

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.